

PIERRE R. ÉTÉVENON

LES AVEUGLES ÉBLOUIS

Les états limites de la
conscience

Préface de Jean E. Charon

Albin Michel

CHAPITRE XX

Agra

J'étais sur le parvis d'une immense place au milieu d'une multitude bariolée, de toutes races et de tous temps, qui était mue d'une sorte d'harmonie de mouvements individuels où chacun savait où il allait et s'en préoccupait activement. Me voici bientôt devant trois porches énormes creusés dans le roc. Trois portails d'un temple intemporel ou d'une cathédrale sans nom que je n'avais vus nulle part. Chacun en forme d'une demi-lune dont les pointes auraient été absorbées dans le sol. Le porche central immense, plus large que le métro de Moscou ou qu'aucun abri anti-atomique suédois, flanqué latéralement de deux ouvertures similaires plus petites.

J'avançais donc vers le porche de droite comme si j'étais guidé intérieurement, sachant exactement où j'irais. Et plus je m'approchais, plus je constatais qu'au pourtour des immenses ouvertures ovales (qui n'étaient pas sans rappeler un style roman archaïque), des centaines de sculptures décoraient les étranges ouvertures béantes dans la montagne, en forme de croissants renversés comme des ongles en creux qui pénétraient la terre. Je rentrais en même temps qu'une vingtaine d'autres visiteurs-pèlerins qui se trouvèrent aspirés comme moi en ce

lieu mystérieux dont bientôt la qualité de lumière changea, comme une lueur opale qui diminuait d'autant plus en intensité que l'on s'enfonçait à l'intérieur de la terre. Et je vis que les plafonds étaient soutenus par une forêt de colonnes trapues, renflées, larges de base, taillées cylindriquement ou bien encore à facettes polygonales, en plein dans la roche. Une roche tellement vieille qu'elle en défiait le temps, granit par-ci, lave par-là, ou basalte avec parfois des incrustations d'obsidienne.

L'important n'était pas ces piliers ni ces bulbes porteurs multipliés, l'important était le chemin que l'on suivait. L'important n'était pas d'admirer les sculptures multiples qui émaillaient et parsemaient ce labyrinthe. Tout au moins pour moi ce n'était pas cela qui comptait. Je suivais ma route, je suivais ma voie, je ne savais pas où j'allais mais j'avancais. De toutes parts des bifurcations des couloirs s'échappaient, fuyant devant soi, fuyant devant moi. Je pris un premier tournant à droite et décidai d'emblée de garder cette stratégie-là. Ce péristyle franchi, j'entrai bientôt dans une salle hypostyle et je continuai de tourner à droite une deuxième fois parmi le dédale de cette antique forêt de colonnes-racines banyans pétrifiés d'une grotte mystérieuse. Puis, après une fourche à trois embranchements, je tournai à droite une troisième fois. Le nombre de ceux qui m'avaient précédé ou qui étaient rentrés en même temps que moi dans cette jungle minérale diminuait. J'avancai bientôt tout seul, n'entendant plus au loin qu'un chuchotement de pas qui rapidement s'estompaient. Le plafond se rapprochait du sol et les murs se resserraient.

Après un dernier tournant à droite, après avoir tourné en rond à ne plus savoir où j'étais, j'étais peut-être au cœur d'une spirale qui s'enfonçait sous terre. Me voici

bientôt devant un boyau où je fus obligé de ramper, tel un spéléologue, devenu aussi insignifiant qu'un insecte ou un ver cavernicole. Je ne pouvais plus rester debout. Il n'y eut bientôt plus de place que pour mon corps qui avançait inexorablement. C'est alors que l'idée me vint : Est-ce que je saurais m'y retrouver si je revenais en arrière ? » Puis : « Est-ce que je pourrais encore retourner en arrière ? » Et enfin : « Non, mais cela n'a pas d'importance, cela n'a plus d'importance. La seule chose qui compte c'est d'avancer coûte que coûte. Je ne sais plus du tout où je suis. Si j'arrête, je meurs étouffé dans cet air épais, gluant, comme digéré par ces entrailles terrestres qui essaient de m'absorber. » Donc, il ne me restait plus qu'à avancer sans peur, ou tout au moins en oubliant la peur qui en fait me tenaillait les entrailles. Ces mêmes entrailles elles aussi digérées en d'autres bien plus vastes. C'est alors que je me rendis compte que j'étais dans une sorte de noir boyau, d'une texture entre l'argile ductile, froide et glissante et un caoutchouc épais et visqueux, dans lequel je devais non seulement ramper, mais nager à contre-courant. En quelque sorte, je n'avais qu'une toute petite ouverture devant moi que j'entrouvrais à coups de bras et de tête pressés en avant, et cela se refermait derrière mes pieds presque complètement. J'étais devenu une sorte de chenille rampante, de ver fossoyeur à l'intérieur d'un arbre spongieux. Ou bien encore j'étais un plongeur perdu dans une vase molle sur le point de se coaguler. J'étais dans une lave vivante prête à se durcir, telle une cire à cacheter qui ne demanderait qu'à se figer en se refroidissant encore plus pour absorber, contenir et supprimer tout mouvement qui l'irrite et la met en fusion.

Je n'avais plus aucune notion du bas ou du haut, de la droite ou de la gauche. Il me semblait que j'étais depuis

des heures et des jours en train de fuir, allant devant moi ou peut-être derrière — mais ce qui pour moi était encore devant par rapport aux mouvements de mes bras et de ma tête qui avançaient. Et je me demandais : « Mais combien, combien encore va-t-il falloir de temps pour que je cesse de poursuivre cette marche en aveugle dans cet engloutissement continu ? Pourquoi la fatigue ne m'a-t-elle pas encore abattu et pourquoi continuerais-je d'avancer, puisque cela semble être comme un mouvement sur place, complètement inutile, tel un rameur qui aurait perdu son bateau, un aviateur qui ne serait plus maître de son avion et qui ne saurait plus où il est, plongé dans des ténèbres opaques ? »

Et avant que le désespoir me saisisse, subitement, je fus précipité, tête la première, dans une rampe descendante en marbre poli, comme une immense spirale, une prodigieuse hélice, une vis sans fin, une fantastique et invisible piste de bobsleigh de plus en plus large. Et je descendis alors de plus en plus vite dans une chute sans fin, sans pouvoir d'aucune manière m'arrêter ni même me retourner mais au contraire doué d'une vitesse de plus en plus grande. Ce mouvement de vrille était si violent et si inexorablement accéléré que je perdis tout contrôle de moi-même. Autant la digestion précédente dans les entrailles de la terre, où j'avais failli disparaître et accepté de disparaître, avait été lente et monstrueuse, autant maintenant des nausées me secouaient sans qu'elles puissent même me rattraper car j'étais déjà cent ou deux cents mètres plus bas, tournant comme une feuille aspirée par un vent impétueux dans un tourbillon qui allait vers sa source.

Il est vrai qu'il y a sur la surface de la terre des ouragans, des cyclones, des maelstrôms qui emportent tout

sur leur passage. J'étais pris par une force bien plus grande que tout cela. Mes oreilles sifflaient, mon corps vibrail, tant de vitesse incoercible que d'effroi. Je ne sais pas pourquoi mon sang n'avait pas encore giclé par les pores de ma peau et mes os ne s'étaient pas encore disjoints et rompus. Tout mon être se précipitait d'un mouvement accéléré vers un éclatement inexorable, une dissolution inévitable. Mais bientôt, et ma surprise ne vint que plus tard, le fulgurant mouvement se ralentit. Une rampe évasée de plus en plus, creusée comme un tunnel dans une gigantesque soufflerie, atténua mon immense vitesse.

Je m'attendais, après une telle descente, à être écorché vif par le frottement sur les parois lisses. Mais il n'en était rien. Je continuais de glisser et bientôt ce fut comme une piste d'atterrissage qui, lentement, me déposa dans un bassin merveilleux où les vents impétueux qui m'avaient projeté dans cette descente vertigineuse ne soufflaient plus que comme une brise légère. Ce bassin était en lui même un temple secret au sein du plus grand temple creusé dans la montagne. Il était très bas de plafond, mais infini tout autour et sans aucun pilier pour tenir ce plafond suspendu mystérieusement au-dessus de cet élément liquide qui me baignait seulement jusqu'à la taille. Dans cette eau tiède et reposante, j'étais apparemment le seul être en vie, le seul être en mouvement. Mes pieds reposaient sur un sol dallé, ma tête était presque à hauteur de ce plafond lisse. On ne voyait presque rien si ce n'est quelques lueurs qui permettaient de percevoir la surface liquide peu agitée, hormis les ondes que je créais tout autour de moi en avançant lentement. Après avoir été englouti par la terre, puis ballotté, démantelé et rejeté impitoyablement par l'air en furie dans son propre che-

min tourbillonnaire, qu'il était doux, bon, calme et tendre de se reposer ainsi pacifiquement, indifféremment, dans cette eau primordiale tant accueillante. Elle m'incitait à la paresse et à l'inertie totale. Le plus étonnant restait encore le silence. Un silence tel qu'il fallait tendre l'oreille et augmenter en acuité auditive pour en percevoir toute l'intensité. Il n'y avait rien, rien en dehors de lui. Rien d'autre qu'un silence aquatique, immobile et fragile, qui fuyait lorsqu'on voulait l'appréhender et revenait docile lorsqu'on l'oubliait.

Je cherchai alors, dans ce labyrinthe horizontal sans bifurcation, à m'orienter. La lumière était presque égale, bien que, en me tournant d'une révolution autour de moi-même, une lueur m'apparût en un endroit précis, différent d'ailleurs. La rampe de marbre qui m'avait majestueusement déposé dans cette eau profonde avait disparu. Je ne pouvais plus la situer. Une autre indication me fut donnée, un courant de chaleur qu'en avançant mes cuisses vinrent effleurer. Je décidai alors d'aller vers cette eau plus clémente, plus chaude que celle qui m'avait accueilli d'emblée. Le silence restait toujours le même et m'accompagnait maintenant comme un invisible animal apprivoisé. La lueur rose et mauve, qui filtrait sous mes paupières closes presque plus fort que lorsque j'ouvrais les yeux, se précisa. Tout au loin apparut comme une porte rouge, tandis que l'eau devenait franchement chaude et que sa texture se faisait plus visqueuse. A mesure que je me rapprochais de cette porte mystérieusement surgie, l'eau devenait gelée et elle fit place à une boue de plus en plus chaude. Et je dus de nouveau me frayer un chemin en décidant que de toute façon, perdu pour perdu, il n'y avait rien d'autre à faire que d'avancer. Sinon il ne me restait plus qu'à m'allonger dans cette

boue et qu'elle m'enlise, qu'elle me recouvre comme d'un linceul plastique, qu'elle pénètre dans ma bouche et mon nez pour les sceller à jamais et que je meure enseveli par elle, étouffé. Peut-être cette tentation d'inertie et de passivité, de laisser-aller total, me fut-elle donnée pour que, d'un ultime sursaut, je me rapproche un peu plus de la porte rouge derrière laquelle il y avait des flammes. Je pris alors la décision ultime d'avancer en courant et de me jeter dans ces flammes — plutôt que de périr noyé dans une vase brûlante qui ne laisserait de moi aucun os qu'elle n'eût rongé et dissous et rien qui pût faire que le trajet déjà accompli eût pris fin et fût marqué quelque part d'une pierre, d'un signe, d'un destin.

Je me précipitai d'un bond à travers la porte de flammes. Cette fois, ce fut encore différent. Dans un puits de flammes qui m'enveloppaient de partout, je descendais, telle une plume flamboyante dans une cheminée, ou plutôt comme un cristal de neige qui se dissout lentement dans un puits d'air chaud. Consumé pour consumé, je décidai d'être totalement englouti par ces flammes. Elles étaient belles et me portaient de toutes parts en cette descente qui semblait ne pas avoir de fin. J'acceptais ainsi de brûler puis de m'éteindre, d'être flamme dans l'âtre, bûche dans le foyer et braise sous la cendre. Le tout au cœur d'un brasero inextinguible fit qu'après quelques instants ou quelques minutes ou quelques heures — le temps n'a plus rien à faire en la matière — je constatai qu'il me restait comme un corps et que je continuais d'être moi-même. Bientôt, à mon grand étonnement, je touchai un sol qui me renvoya en l'air comme un tremplin élastique, comme une grande trampoline. Me voici debout de nouveau sur un sol tout blanc, léger, élastique au cœur du puits de flammes. Un puits, je ne sais pas

exactement, de près de soixante mètres de diamètre peut-être. Au fond, devant moi, une dernière porte, non plus une porte de flammes mais une porte de lumière. Et me voici encore en train de prendre de grandes enjambées, de sauter dans l'inconnu vers cette porte de lumière et de la franchir d'un bond.

Là, il n'y eut plus de puits. Il n'y eut presque plus d'espace. Je continuais de tomber avec un corps fait de flammes, au sein d'une lumière blanche immaculée. Je tombais comme l'on monte. Je tombais comme on glisse. Je tombais verticalement, obliquement et dans tous les sens à la fois. Je tombais multiplié. Je tombais extensible. Brusquement, à ma droite comme une canne d'or m'apparut. Bientôt sous mes pieds, en prolongement de cette canne d'or apparut encore une coupelle, une sorte d'ombrelle retournée, un dôme concave lui aussi en or, juste assez grand pour y placer mes pieds. Je m'y pose et pris la canne en main droite. Mon corps de flammes concentré sur cet étrange support, au lieu de se répandre dans sa descente, ou d'être attiré de tous côtés, se mit maintenant à remonter, comme tiré d'en haut par la canne d'or qui remontait, qui remontait, qui remontait. Tout en haut, un imperceptible point, une ouverture apparut. Je glissais de plus en plus vers le haut et traversai bientôt cette ouverture. C'était un passage étroit, pas plus large que trois mètres de diamètre et qui se referma lorsque je regardai plus bas. Montant toujours plus haut et plus haut, je m'aperçus émerveillé que j'avais en dessous de moi la terre. La terre qui fuyait. La terre, ses mers et ses continents ; la terre merveilleuse boule bleu et mauve parcourue de vents et marées, parcourue d'ondes vibrantes et vivantes. Et c'est alors que, quittant la terre, je levai la tête et m'aperçus que la canne et l'ombrelle

d'or, qui m'avaient accueilli, avaient maintenant disparu. Mon corps de flammes qui était devenu corps de lumière était réuni comme une flèche décochée uniquement vers le haut. Les mains jointes au-dessus de ma tête, je montais vers la source de lumière, vers un soleil merveilleux qui m'attirait invinciblement comme une étincelle qui rentre au foyer. Et c'est alors que, du cœur même et du centre de l'être, de l'âme tout entière rassemblée en un point lumineux, en un dernier mouvement merveilleux, il me fut donné d'arriver au terme de mon voyage. J'étais devenu ce grain de lumière pure et vivifiée, dégagé de sa gangue terrestre, dépouillé, mis à vif par les vents, baigné et lavé de toute dernière concrétion inutile par l'eau lustrale, brûlé des dernières scories noires ou grises. C'est alors qu'enfin, petite lumière attirée vers la grande lumière, je ne fis plus qu'un, avec cette source première et ultime à la fois, qui baigne notre univers. C'est alors qu'il me fut enfin donné de plonger totalement vers le cœur du soleil, dans un ravissement indicible.

Après un laps de temps que je ne saurais mesurer, je rouvris les yeux. En fait, je m'étais assoupi — oh ! une bonne vingtaine de minutes au moins — dans un car de tourisme qui nous menait de New Delhi vers Agra. J'avais à côté de moi une charmante amie indienne qui me sourit aimablement. Son sourire voulait dire : « Vous avez bien dormi ? » Mais, réservée, elle n'ajouta rien de plus. Moi je refermai les yeux et puis décidai de fixer l'aventure que je venais de traverser. Je revécus le parvis, les trois porches immenses en demi-lune, le temple aux mille colonnes et le labyrinthe où il fallait toujours tourner dans le même sens. Je revécus le boyau, l'épouvantable impression d'être une chrysalide qui

tel un fétu de paille ou un papillon nouveau-né emporté par le vent — la descente, inexorable, folle, à toute vitesse, broyé par des vents déchaînés vers on ne sait où Et puis encore l'atterrissage dans ce lac souterrain calme et tranquille où il aurait presque été bon de ne plus bouger, de s'étendre et mourir. Et enfin, dans un dernier sur-saut d'énergie, la traversée du feu et l'impression — bien qu'il m'eût plu de périr dans ces flammes — d'être devenu quelqu'un d'incombustible et de transparent J'étais une unique volonté tendue vers son but inconnu qui me poussa à franchir la porte de lumière, à monter dans l'ombrelle d'or, à revenir à la surface de la terre Dans une lumière adamantine, j'avançais vers la fusion lumineuse au cœur du soleil au centre de l'univers. J'avançais dans une blancheur immaculée qui était comme une promesse, comme un espoir que ma destinée ne serait pas vaine et qu'elle aurait tôt ou tard, au travers des épreuves traversées, un but, une direction, une certitude, qu'il allait maintenant me falloir trouver dans cette vie-ci ou dans une suivante, et devoir manifester.

COMMENTAIRE

Ce 8 décembre 1972 nous revenions de visiter le Taj Mahal. C'était l'excursion du Séminaire international sur l'unité humaine, réuni par Mme Indira Gandhi en l'honneur du centenaire de la naissance de Sri Aurobindo. J'y ai rencontré Buckminster Fuller, le grand architecte américain, et Kamal Joumblatt, le chef des Druses, détenteur de la révélation d'Hermès, qui fut malheureusement assassiné depuis. Il y avait encore d'éminents professeurs de philosophie, de civilisations asiatique et indienne. J'y ai rencontré aussi James Bugenthal, qui habitait la belle ville de Palo Alto en Cali-

fornie, qui fut président de l'Association de psychologie humaniste [145]. Les travaux de cette réunion de New Delhi ont été publiés en 1972 par le gouvernement indien [146, 147].

Ce n'est pas cela qui m'a donné la vision que j'ai eue en somnolant dans le car. J'avais vu Mère le 4 décembre précédent, pour mon anniversaire. Sa présence était si forte qu'elle se manifestait encore en moi, comme mystérieusement délocalisée dans le temps et l'espace. Dix ans après, alors que j'écris ces lignes, sa présence physique reste toujours aussi vive, sinon plus, et j'en témoigne. Tout comme cette vision d'Agra qui est pour moi comme une espérance, un phare au milieu de la tempête, une ligne de vie, une ancre jetée dans le futur au travers du fleuve du temps et sur laquelle je me hale tout au long des années qui défilent.

J'ai eu quelques autres expériences, comme tous ceux qui vivent ou tentent de vivre une aventure de la conscience, mystiques ou non, religieux ou non, indépendamment de l'âge, du sexe, de l'ethnie, de la culture, comme de la situation sociale. Souvent des êtres simples sont bien plus proches d'une vérité d'être que ceux que l'on dit cultivés ou intellectuels. Le doute, la

logique, la critique acerbe, acide, chronique et persistante, la raison montée en arbitre souverain de toutes choses, font que ces derniers sont souvent secs comme des harengssaux, tristes comme des jours sans pain et ennuyeux à en mourir. Ils se prennent tellement au sérieux que je m'en voudrais beaucoup de leur ressembler en quoi que ce soit. C'est pourquoi je terminerai ici cette troisième partie concernant les états de conscience modifiés volontairement, en ayant seulement donné pour exemple quelques expériences personnelles qui furent inspirées du yoga intégral de Sri Aurobindo et de Mère.

Jusqu'à présent, j'ai voulu montrer que les effets des drogues et le vécu des rêves diffèrent entre eux et parfois se rapprochent, ainsi que les états pathologiques des maladies mentales. Je fais toutefois une très grande différence avec les expériences modifiées de conscience dont quelques exemples viennent d'être rapportés dans cette troisième partie. Tel est mon point de vue, ce n'est pas un plaidoyer en faveur du yoga ou des états mystiques et encore moins une tentative de démonstration. Je me refuse même ici à placer la discussion en confrontant la psychiatrie traditionnelle et les expériences de ce type. Il serait facile de parler d'hystérie, de délire mystique, de « paraphrénie » bien compensée, de régression, et tout cela a été fait auparavant. Il serait également possible de dire qu'une certaine psychiatrie est un système clos qui rejette et déclare comme pathologique tout ce qui pourrait l'ouvrir et la faire éclater. Ce n'est pas mon propos de déclarer cette sorte de psychiatrie atteinte de paranoïa, ni de vouloir me retrouver en position de critique et d'inquisiteur. Une telle confrontation mériterait en elle-même un autre essai. L'ouvrage de Delacampagne [148] va en ce sens, et bon nombre de livres récents qui se réfèrent à la psychologie humaniste et aux thérapies dites holistiques. Au terme de cette quête, je me retrouve en fin de compte dans le merveilleux du spectacle du monde, vécu les yeux ouverts, après avoir parcouru mes trois premières étapes sans m'y arrêter, car

« Il n'y a pas d'erreur plus engourdissante que de prendre une étape pour le but ou de s'attarder trop longtemps à une halte »
(Sri Aurobindo)

Chapitre XX

[145] J. F. T. BUGENTHAL, *The search for authenticity*, Holt Rinehart and Winston Inc., New York, 1965.

[146] K. R. S. IYENGAR, *Sri Aurobindo. A centenary tribute*. Sri Aurobindo Press, Pondichéry, 1974.

[147] P. R. ETÉVENON, "From modern science towards Sri Aurobindo's integral knowledge", 206-211, in : K.R.S. Iyengar, *Sri Aurobindo. A centenary tribute*. [146].

[148] C. DELACAMPAGNE, *Antipsychiatrie et les voies du sacré*, Grasset, Paris, 1974.